

d'eau du théâtre

Le lieu est l'espace privilégié de toute cette investigation parce qu'il interpelle obligatoirement un autre univers aussi sensible, la réception. Toutes ces recherches sur l'intégration dans l'écriture théâtrale des formes littéraires et spectaculaires populaires visaient naturellement à atteindre le grand public, souvent réfractaire au théâtre.

Comment arriver à séduire les spectateurs ? N'est-il pas utile de les toucher en utilisant les signes de la culture populaire. Ce n'est pas sans raison que Kaki réemployait le meddah, le chant et la poésie populaire. Aussi, cherchait-il à provoquer une forme de reconnaissance, un déclic qui les pousse à découvrir le théâtre à travers les signes de leur propre culture.

Ces pièces apportent un certain nombre d'éléments d'informations sur cette crise, cette tension qui marque l'écriture dramatique et parfois la neutralise, lui retirant son terreau, l'aspect spectaculai-

re. Ould Abderrahmane Kaki s'intéressait énormément à la littérature orale et à la tragédie grecque. Il lisait beaucoup. Il a en quelque sorte touché à tous les genres et à tous les registres. Sa formation sous la direction du Français Cordereau lui permet de se familiariser avec les techniques d'écriture et de plonger dans la «tradition» populaire. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'on retrouve dans son théâtre des résidus de toutes ses expériences passées. Il réussit surtout à «marier» trois structures dramatiques, apparemment éloignées l'une de l'autre : formes populaires, Eschyle et Brecht. C'est un théâtre «syncrétique» paradoxal associant deux entités dramatiques différentes. La littérature orale constituée essentiellement de contes et de poèmes populaires fournit à Kaki un matériau dramatique de première importance. La structure de ses pièces obéit à une double logique narrative : la forme circulaire du conte et la structure

théâtrale. Le récit s'inspire souvent de la légende populaire et puise dans la saga poétique orale ses images, ses paraboles et ses métaphores. Ben Khrouf, Ben M'saib, Khaldi, Sidi Abderrahmane El-Mejdoub et Mostéfa Ben Brahim contribuèrent à enrichir sérieusement la langue de l'auteur et à lui donner une indiscutable dimension poétique. Ainsi, les mots obéissent à une certaine musique interne et à un rythme précis.

A côté de l'usage des formes dramatiques populaires, l'auteur recourt à des techniques empruntées à différents types de théâtre : tragédie grecque, la comédie de Plaute, Molière, drame élisabéthain, Artaud, Absurde et Brecht. Son texte est en quelque sorte un lieu où se retrouvent agencés plusieurs procédés dramatiques qui donnent au discours une dimension plurielle. Ce qui caractérise Kaki, c'est sa maîtrise de l'écriture dramatique et sa capacité de regrouper ensemble plusieurs

expériences dramatiques souvent considérées comme incompatibles.

La forme se révèle ouverte, se compose et se recompose pour produire une structure «syncrétique». L'usage du conteur sert à mieux éclairer les lecteurs-spectateurs sur les intentions, les différentes péripéties du récit et l'itinéraire des personnages.

L'histoire ne se fonde pas, comme dans l'écriture dramatique, sur une linéarité ou une progression continue d'une courbe dramatique, mais est marquée par une certaine fragmentation du récit en séquences relativement autonomes qui concourent à l'élaboration du discours théâtral global.

Kaki a été un véritable maître réussissant à proposer un théâtre différent qui a ébloui le Che qui a assisté un certain jour de 1962 dans l'actuelle salle Atlas à sa pièce *132 ans*.

A. C.



TLEMCEN LA ZYANIDE DE DJILALI SARI Bénie des dieux

Un essai publié en marge de l'événement «2011, Tlemcen capitale de la culture islamique» tombe à pic afin que nul n'oublie l'histoire bimillénaire de l'ancienne capitale des Zianides.

A travers la plume de Djilali Sari, cette ancienne cité maghrébine lève le voile sur son riche passé historique, géographique et culturel.

Comme l'écrit l'auteur, Tlemcen était une ville bénie des eaux. «Aussi ces mêmes ressources naturelles, providentielles, expriment-elles excellemment l'éponyme de la ville : Tlemcen évoquant et rappelant sans cesse les sources, poches d'eau, résurgences, évoquées au pluriel car leurs fréquence et abondance sont directement et étroitement liées à la nature des roches dominantes». (p 33)

Les édifices religieux de Tlemcen se déclinent à travers ses mosquées et ses médersas : la Grande Mosquée almoravide, la mosquée Sidi Bel-Hacen (le chef-d'œuvre profané au début de l'occupation coloniale), la mosquée du Mechouar, la mosquée Sidi Boumediene, les mosquées de Cheïkh Senouci, la médersa tachfinya, la médersa d'El Eubbad, les habous de la Khaloua (l'ermitage)...

L'auteur de *Tlemcen La Zyanide* s'est également intéressé aux cimetières, épitaphes et stèles funéraires dont celles de familles descendant de célèbres figures tels les Maqqari et Okbani (Saïd Al Maqqari, Oum Al Azz Al Okbani, Chacha, fille d'El Arbi Al Maqqari).

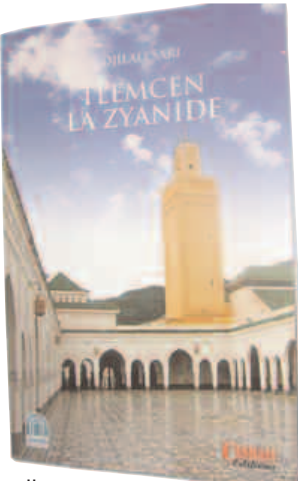
En lisant cet ouvrage, vous découvrirez également des pages de poésie célébrant la beauté de Tlemcen. Des œuvres littéraires dont certaines remontent aux XIII^e et XIV^e siècles. (Abou Abdallah Ben Omar Ibn Khamis, Mohamed Ben Youssouf El Qaïsi l'Andalou...).

Quant au poète mystique Ibn M'saïb, il consacre ses vers à Lalla Setti dont l'âme plane toujours sur le plateau paradisiaque qui surplombe Tlemcen. «Je te salue Lalla Setti. Toi la vigie du pays. Tu intercèdes pour les hommes. Ta demeure est au sommet du djebel. Assise sur (de solides) roches. Salut à toi et Wassila qui veillent sur Tlemcen». (p 175)

Géographe de formation, Djilali Sari a consacré durant plus de quatre décennies l'essentiel de ses recherches et publications à l'évolution de l'Algérie et du reste du Maghreb. Professeur à l'Université d'Alger depuis 1966 et membre de plusieurs unions scientifiques internationales, il participe assidûment à différentes manifestations nationales et internationales.

SabrinaL

Tlemcen La Zyanide, de Djilali Sari, Casbah Editions, 2011, 650 DA - 217 p.



6^e ÉDITION DU FESTIVAL NATIONAL DES AÏSSAOUA

Le soufisme en marche

Le commissariat du Festival national des Aïssaoua, dans sa 6^e édition, qui se déroulera du 14 au 20 juin courant, sous le thème «Aïssaoua en tant que concept artistique du soufisme», à Mila, s'attelle à apporter les dernières retouches au programme concocté pour la circonstance. Près de 25 troupes représentant les différentes régions du pays, une dizaine de communications sur le thème et une grandiose exposition seront au menu.

Pour rappel, cet important événement culturel a été institué par arrêté ministériel daté du 23 novembre 2005, avec une première édition, organisée du 10 au 14 décembre 2006 et qui a eu pour thème la rectification ou concordance des concepts de la Tarîqa. S'en est suivie la deuxième qui s'est déroulée du 27 au 31 octobre 2007 «sur les traces de la Tarîqa ou sur les pas du passé». Le troisième acte de cette manifestation a eu lieu du 23 au 27 novembre 2008, sur «les zaouïas de la science», thème qui a permis de mettre en relief le rôle de ces institutions dans la transmission du savoir, au



Photo : DR

sens large et noble du terme. Le quatrième numéro a trait à «la philosophie de l'invocation dans le milieu des zaouïas» et s'est déroulé du 13 au 18 décembre 2009. La cinquième édition, du 15 au 20 mai 2010, inhérente au «rôle de la zaouïa dans l'ancrage de l'identité nationale» a également connu un succès retentissant, avec des communications de haut niveau. «Au-delà du folklore et des envolées lyriques, la tarîqa aïssaouia, qui, à travers les chants envoûtants, est une musique psychédélique et le madh rythmé s'appuie sur

une profonde méditation dans la contemplation et la glorification du Tout-Puissant, voire l'identification à Dieu, et demeure un courant ascétique et mystique musulman apparu au X^e siècle, cherchant avant tout l'union spirituelle avec le Maître de l'univers», notait Saïd Djabelkhir, un émérite chercheur en soufisme. Le mystique mouvement des Aïssaoua en Algérie a été adopté par de grands révolutionnaires, qui avaient emprunté cette voie spirituelle pour organiser et déclencher, à partir des confréries et des zaouïas, l'insurrection

contre le colonialisme français. L'émir Abdelkader (tarîqa qadiria), Sidi M'hamed Benabderrahmane (tarîqa Rahmania) et Lala Fathma N'sumer qui a vaincu sept généraux de l'armée française, en sont la parfaite illustration. Tout est fin prêt donc pour ce rendez-vous festif, qui promet d'être haut en couleur et fort en sensations, agrémenté d'une exposition exubérante sur la richesse inestimable d'un patrimoine jalousement gardé (manuscrits, recueils de poésie et vestiges inaltérables des Aïssaoua).

A. M'haimoud

PEINTURE ARCHITECTURALE

Hacène Drici, du pur talent

Hacène Drici a été distingué en mars dernier par la ministre de la Culture, Khalida Toumi, qui lui a ouvert les portes des prestigieuses galeries du palais des expositions Moufdi-Zakaria où son exposition intitulée Archi-peinture a ébloui les visiteurs pris dans un tourbillon de simplicité mêlée à une structuration futuriste.

Natif de la wilaya de Bouira, Hacène Drici a commencé sa formation à l'Ecole supérieure des beaux-arts d'où il est sorti diplômé, ensuite vinrent les multiples distinctions et prix qu'il a à chaque fois remportés haut la main comme le Grand Prix de la ville d'Alger en 2009 ou le Prix international 2010

de peinture en Turquie où il a décroché la médaille d'argent. Il a également pris part à de nombreuses expositions collectives, notamment avec son aîné Hamza Bounoua, dont le talent n'est plus à prouver, et Joe Okitawonya, un artiste plasticien d'origine congolaise aux accents surréalistes et oniriques. Bref, une équipe de choc qui rafle tout sur son passage.

Concernant la peinture de Hacène Drici, les critiques s'accordent à dire que même si son approche première est simpliste et abstraite avec des coups de pinceau affirmés et des formes définies, un second coup d'œil permet de distinguer que sous les

coulures de peinture et de matière, subsistent des formes architecturales où le futurisme urbain côtoie l'architecture traditionnelle, le tout derrière un brouillard coloré aux insinuations multiples. Enfin, et comme l'art ne peut être décrit que par l'art, voici ce qu'a écrit Arezki Larbi dans une prose dédiée aux œuvres de Drici intitulée *La Dernière rampe* : «Un éphémère d'épure qui annonce la fantaisie des mirages. Pour dire des vues d'avant la nuit. Espaces d'un ciel urbain, embrumé et éteint. Pour dire que le travail d'un peintre est toujours une coulure infectée de rêve».

Katya Kaci